

BEAUX-ARTS, VOUS AVEZ DIT BEAUX-ARTS?



Beaux-Arts, nécessaires à la réalisation technique de chaque type de projet, qu'en dernière analyse je ne maîtrise jamais complètement. Ces domaines techniques deviennent de fait des terrains d'expérimentation.

M.E. : J'ai utilisé pour la première fois une caméra en arrivant aux Beaux-Arts. Ma production réclame une certaine autonomie, c'est en quelque sorte l'oxygène de ma pratique. J'ai présenté un film sur pellicule 16 mm pour le diplôme, et plutôt qu'un aboutissement, c'était davantage le début d'autre chose. J'ai filmé avec ma Bolex et projeté avec le projecteur de mon arrière-grand-père. Ça m'a permis d'être plus serein, et le tout tenait dans mes deux mains.

M.B. : Une école d'art apporte effectivement du temps, et puis c'est un peu comme un sanatorium, ou un vaste asile : ça déglingue et ça requinque à la fois. Je regrette de ne pas avoir été plus férue de technique à l'époque, bien que ce soit une composante éthique de mon travail, de pouvoir le faire n'importe où, avec quasiment rien et surtout pas d'argent si je n'en ai pas, mais j'ai été un peu idiot de ne pas apprendre plus de choses rigoureusement artisanales.

J.C. : Pour ma part, j'ai commencé avec la photo et le dessin, que j'ai petit à petit déplacés dans des logiques qui sont celles de l'impression de l'image (gravure, offset, photogravure). Cela m'a permis de complexifier les rapports entre les images.

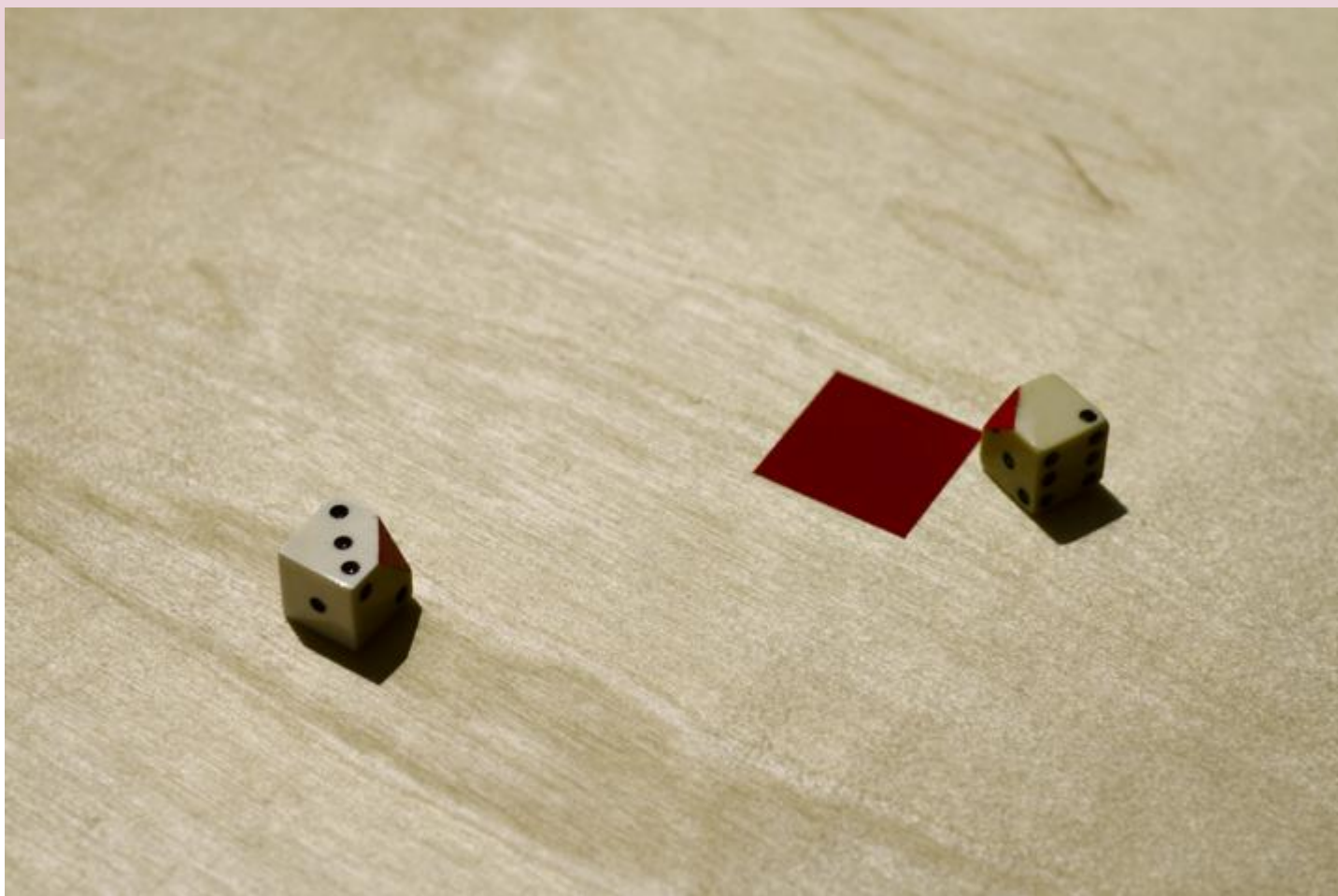
Quel a été votre premier souci en sortant de l'école, il y a un an et demi ?

M.E. : Me loger à Paris. Je dormais dans ma voiture au moment du diplôme. Et continuer à produire. Toujours à mon rythme, cette recherche prend du temps. Si un film naît après deux années vagabondes et tâtonnantes, c'est comme ça.

J.C. : Je n'en suis pour ma part pas encore complètement sortie... Quitter les ateliers, et généralement sortir des dispositions qui sont celles de l'étudiant, est loin d'être évident et prend souvent du temps. Mon souci actuel est la recherche d'un espace de travail, l'acquisition d'une presse, au moins autant que la construction d'un projet artistique.

M.B. : Mon premier souci a été de quitter la France parce que je n'aurais jamais pu me payer des conditions de travail décentes à Paris. Et puis, comme Benjamin, mes préoccupations langagières font qu'il est important pour moi de travailler dans des pays où je suis étrangère, où je dois apprendre la langue, où elle est en quelque sorte dépsychologisée... J'avais envie, très envie, de sortir du snobisme parisien, de cette façon de ne rien désirer, de ne rien aimer, de ne rien critiquer fermement non plus. La mélasse de la bienséance.

De quoi nourrissez-vous votre travail ?



La Prose du monde #2 (à propos du hasard) de Margaux Bricler. PHOTO MANON RECORDON



LIVIO MOSCA

«Une école d'art, c'est un peu comme un sanatorium, ou un vaste asile : ça déglingue et ça requinque à la fois.»

Margaux Bricler

B.E. : Ce qui me nourrit le plus, c'est l'idée de collectif (celui au sein duquel je travaille s'appelle Miracle). Je suis porté vers la collaboration que j'entends comme un «vrai bien», c'est de là que je tire les autres nourritures que seraient les nouveaux «contenus», les livres, idées, sons... La source de tout mon travail est le concept de Mario Amehou, la «significatogenèse». En ce moment, avec Marin, je travaille sur le projet de musique semi-spontanée Rhodes. Et sinon, il reste Sade, Stirner, Lautréamont, Spinoza, Lordon, Héraclite, Bataille... Et Sade.

M.E. : L'observation du monde direct et à travers l'art. Je fréquente surtout les

concerts ou les festivals de cinéma : ça, c'est à travers l'art. Sinon, jouer de la musique avec des inconnus sur un parking ou ailleurs m'aide beaucoup à y voir clair. Il y a le risque aussi : la peur m'aide à travailler.

J.C. : Je me nourris essentiellement de lectures. Des textes philosophiques, littéraires (Sebald a été déterminant pour les travaux récents), ethno-anthropologiques, mais aussi bien des textes sur la parure animale, le camouflage, sur l'image photographique aussi. Le travail en découle presque directement. Je trouve dans ces textes des motifs de savoir qui font presque déjà image. Ou, pour le dire autrement, les éléments des textes (littéraires, etc.) sont «aimantés» par les images à venir. C'est une manière un peu spéciale de lire...

Que cherchez-vous en ce moment dans votre travail ?

M.B. : Les noces magiques du muet et du parlant, de l'anonyme et du nom. La réconciliation du langage verbal, de la langue, avec la prose du monde. Quelque chose comme ça. Passer de l'idiotie au formulé, l'idiotie au sens d'absurde, d'insensé, de rigoureusement taiseux et mutique, de bizarre.

B.E. : L'enjeu, pour moi, est de trouver une forme d'équilibre entre une recherche de fond et mes activités pratiques. Par exemple, pour faire le tour de l'œuvre de Spinoza, je fais un projet de bande dessinée biographique semi-fictionnelle sur Spinoza. Le temps de création est aussi un temps d'étude, il permet d'entrer en contact avec le quotidien de manière plus intime. C'est l'idée de Miracle : le rapport perpétuellement fusionnel avec le réel.

M.E. : Un réalisme magique (pour le travail filmique). Pour être plus précis, j'envisage de visiter l'Amérique centrale, il faut que je m'occupe de faire faire un passeport comme d'apprendre à naviguer. Sinon, nous avons le projet Rhodes avec Benjamin.

J.C. : Je crois que je suis en train d'essayer de déplacer les enjeux techniques de mon travail. Je suis à la recherche de nouveaux «dispositifs». Les enjeux actuels dans le registre de l'image imprimée interrogent la circulation entre les images à travers des effets de montage. Je me tourne en ce moment vers l'image animée. Les images forment déjà dans mon travail des sortes de séquences et impliquent une sorte d'animation par le regard. J'aimerais combiner cette animation par le regard avec l'animation réelle des images, via des procédés cinématographiques élémentaires.

Quid de la politique, «du» politique ?

M.E. : Moi, j'aime le changement, je crois que la politique n'aime pas le changement.

B.E. : La politique est avant tout un objet médiatique, et cette médiatisation a un impact évident sur le réel. Il me



Vue d'ensemble de Jeanne Carminati. V. VAYSSE, BEAUX-ARTS MAG